

**les  
inRockuptibles**



# Bains numériques

art visuel / musique / performance / expo

8<sup>e</sup> BIENNALE INTERNATIONALE DES ARTS NUMÉRIQUES - DU 14 AU 20 JUIN 2014 À ENGHEN-LES-BAINS

# “je crois à une forme d’humanisme digital”

Pour Dominique Roland, directeur du Centre des arts d’Enghien-les-Bains, les arts numériques représentent le champ privilégié où se rencontrent anciennes et nouvelles technologies.

## édito

L’expression “arts numériques” renvoie à des pratiques tellement diverses qu’elle ne saurait définir une catégorie artistique à proprement parler. C’est donc un champ très large qu’embrasse un festival tel que les Bains numériques où musiques, arts visuels, performance, danse ou théâtre déploient dans l’espace de la ville une multiplicité de créations protéiformes impliquant – parfois sur un mode critique – les technologies nouvelles et la recherche scientifique. Que l’on parle d’“art augmenté”, ou de “réalité augmentée”, d’“avatar”, de “générativité en temps réel” (*motion capture*), la création impliquant les arts numériques se caractérise non seulement par la dimension hybride d’œuvres intégrant les technologies nouvelles, mais aussi par la capacité à modifier les rapports de perception de l’espace et du temps. Longtemps, art et science se sont regardés en chiens de faïence. Que les voies de la création et de la recherche se rejoignent aujourd’hui dans le domaine de la culture digitale sous le signe de l’expérimentation constitue donc forcément une excellente nouvelle.

**Les Inrockuptibles**

[www.bainsnumeriques.fr](http://www.bainsnumeriques.fr)  
<http://promenonsnous.danslesbains.tumblr.com/>



## Comment définiriez-vous les enjeux de cette nouvelle édition du festival Bains numériques ?

**Dominique Roland** – Ce qui compte selon moi à travers cette 8<sup>e</sup> biennale, c’est de prendre acte du fait que nous sommes dans un monde en mutation. En même temps, il s’agit de montrer qu’il n’y a pas de fracture entre l’ancien et le nouveau. La question, c’est : comment aborde-t-on le monde aujourd’hui ? Le meilleur endroit pour tenter d’y répondre, c’est le territoire. C’est-à-dire l’endroit où l’on vit et où l’on travaille. Or ce territoire est interconnecté, ce que j’appelle la métacité. Dans la nature même du festival, il y a cet enjeu qui est de retrouver une forme d’empathie. Cela passe par un investissement de l’espace public permettant de ne pas être seulement dans une relation personnelle aux choses, mais aussi dans une relation avec les autres. La question essentielle qui est posée dans ce festival, c’est que ce ne sont plus les lieux culturels qui sont dépositaires de l’enjeu artistique. Cet enjeu est d’ordre sociétal. C’est une question collective. Comment vivons-nous l’espace public ? C’est pourquoi tout ce qui a trait aux modes d’apprentissage et d’expérimentation est très présent dans cette édition. Nous disons au public : vous allez vivre une expérience, c’est votre expérience.

## Quel rôle jouent les artistes programmés dans un tel contexte en relation avec le numérique ?

Les artistes développent de plus en plus des processus de narration qui impliquent le public. Le spectateur n’est plus dans un mode contemplatif. Je crois à une forme d’humanisme digital. On est confrontés à un mode de perception augmentée lié à la présence dans notre quotidien des nouvelles technologies, avec cet effet que nous ne sommes plus seulement dans un mode narratif chronologique. Dans un monde “augmenté”, dans une ville “augmentée”, le sensible de l’art peut être un moteur formidable de progrès et de développement.

## N’y a-t-il pas une difficulté justement dans la notion d’arts numériques ? Qu’est-ce qui fait qu’une forme d’art peut être qualifiée d’art numérique ?

Déjà, on parle d’arts numériques au pluriel parce qu’on est dans un modèle protéiforme. Ce qui est important sur les plans esthétique et critique, c’est que les arts numériques voyagent d’un médium à un autre. On parle de sculpture et on parle d’objet connecté. De peinture et de palette graphique. Au fond, il n’y a pas de définition fixe. Nous en avons beaucoup discuté avec les artistes et avons constaté que les arts numériques se définissaient avant tout par les pratiques. Et les pratiques se sont modifiées : l’espace et le temps, par exemple, n’ont plus la même

valeur. Le fait que des processus permettent des interactions sur le son et la lumière en temps réel induit d’autres formes d’écriture. Le fait qu’un danseur, par exemple, produise à partir de ses mouvements sa propre musique en temps réel, c’est une transformation radicale. La notion même de répertoire est bouleversée. L’interprète modifie sa façon de danser en tenant compte des conséquences de ses mouvements.

## Les notions d’hybridation, de pluridisciplinarité, de collaboration chercheurs-artistes ne sont-elles pas aussi essentielles dans ce domaine ?

C’est certain. Mais j’insiste, il n’y a pas de ruptures avec les pratiques antérieures. Merce Cunningham, John Cage, Robert Rauschenberg travaillent ensemble dès les années 1960. La pluridisciplinarité n’est pas une nouveauté. Sauf que nous avons soixante ans de retard parce que ça n’était pas ou très peu transmis dans les universités. Aujourd’hui, on prend conscience de ce que tout ce qui est cognitif, ce qui est lié au corps,

## “nous disons au public : vous allez vivre une expérience, la vôtre”

à l’espace, au temps, implique des modes de narration. Aujourd’hui, le cinéma, les arts plastiques, les arts de la scène, la musique se côtoient sur des territoires communs alors qu’avant, ils étaient séparés. Ce qui fonde avant tout le champ des arts numériques, c’est la transdisciplinarité. L’hybridation est au cœur de tout, avec aussi le fait que le langage passe de plus en plus par des machines. La téléprésence, par exemple, permet d’être en lien avec un interlocuteur dont nous sommes séparés par huit heures de décalage horaire. Et pourtant nous partageons un même temps.

**Vous avez choisi comme emblème de cette 8<sup>e</sup> biennale un zeppelin, lequel est repris dans le dessin de François Schuiten sur l’affiche.**

## Que signifie ce choix d’une machine qui renvoie aux débuts du XX<sup>e</sup> siècle ?

On l’ignore souvent, mais le zeppelin est une invention française. Depuis longtemps, je me demande comment intégrer le lac dans le dispositif général des Bains numériques. Je voulais changer le regard qu’on a sur lui, dans une réflexion sur l’espace urbain et sur l’environnement. J’ai pensé à un ballon dirigeable car c’est une forme aérienne qui flotte au-dessus de l’eau, tout en évoquant une certaine puissance. Il symbolise parfaitement la rencontre du monde ancien et du monde nouveau. J’appelle ça l’“archéologie du futur” : le zeppelin fait partie de l’histoire de l’aéronautique, une époque où se développaient de nouveaux modes de transport, tout comme se développent aujourd’hui des outils liés au numérique. Or, il appartient pleinement à ces deux époques. Et s’inscrit même dans le futur dans la mesure où il est compatible avec les préoccupations liées au développement durable.

**propos recueilli par Hugues Le Tanneur**



Faces de Catherine Ikam



Control No Control  
de Daniel Iregui

# à flux tendu

De Paris à Enghien-les-Bains, un parcours artistique interroge notre perception du réel et nous emporte dans une expérience sensorielle unique.

**D**e plus en plus (inter)connectées, via internet, réseaux sociaux, smartphones et tablettes, nos vies sont soumises à un flux ininterrompu de données, entraînant de nouvelles sensations et induisant un changement de nos modes de perception. Cette image du flux tendu apparaît aussi en surbrillance dans l'organisme des métropoles modernes, à l'intérieur desquelles circulent – ou par lesquelles transitent – des millions de personnes chaque jour.

Pour prendre la mesure de ces multiples flux et partir sur de bons rails à la découverte de cette édition 2014 des Bains numériques, il paraît tout indiqué d'entamer le parcours à Paris avec **Control No Control**. Elaborée par le plasticien canadien Daniel Iregui, qui travaille depuis plus de dix ans dans le domaine du design interactif (en particulier au sein d'Iregular, studio de création de contenus dont il est le fondateur), cette spectaculaire installation interactive – présentée pour la première fois

## un moment privilégié, en forme de réenchantement poétique de la vie quotidienne

en Ile-de-France – est déployée sous la verrière de la gare du Nord, l'un des principaux carrefours de circulation de la capitale, qui la relie notamment à Enghien-les-Bains. Prenant la forme imposante d'un mur composé de LEDs, l'installation appelle une participation active des voyageurs/visiteurs, qui déclenchent eux-mêmes les animations graphiques et sonores, influant ainsi directement – et organiquement – sur leur environnement. Œuvre à la fois sophistiquée et spontanée, **Control No Control** permet à chaque participant de vivre une expérience sensorielle peu commune.

D'une gare à l'autre, le parcours peut se poursuivre à celle d'Enghien-les-Bains (à 15 min en train de la gare du Nord), où est visible l'installation **Heart Full** de l'artiste japonais Katsuya Ishida. Originnaire de Sapporo, ville avec laquelle Enghien-les-Bains ambitionne de nouer un partenariat durable (toutes deux faisant partie du Réseau des villes créatives de l'Unesco), Ishida invite ici les passants et les passagers à s'abstraire un instant du cours normal de leur trajectoire pour contempler un mur de la gare habillé de trois écrans... Un moment privilégié, en forme de réenchantement poétique de la vie (toujours trop) quotidienne.

En écho à **Heart Full**, un autre artiste japonais, l'électroacousticien Junya Oikawa, se livre à de subtiles interférences dans la trame sonore du quotidien d'Enghien avec **Voice Landscape Projects**, dispositif fait de trois installations – *Water Whisper*, *Labile Lip Insect* et *Electronic Bird* – qui, toutes trois composées à partir de la propre voix d'Oikawa (travaillée et altérée numériquement), forment une partition littéralement inouïe, déposant une empreinte étrange à la surface du réel. Un troisième artiste japonais, Keiichi Matsuda, nous amène à imaginer de possibles futures formes de vie citadine, dans lesquelles s'estompe la distinction entre le réel et le virtuel, à travers l'installation **Augmented (Hyper)reality**, regroupant deux courts métrages : *Augmented City* et *Domestic Robocop*.

Avec **Capacities Life in the Emergency City**, l'artiste britannique Stanza, fasciné par les rapports entre réel

et virtuel, dont les créations numériques ont remporté de nombreux prix prestigieux, s'attache à représenter la densité et la complexité des flux traversant l'espace urbain contemporain. Mise en branle par des capteurs disposés en extérieur dans Enghien, cette installation (ré)agit en fonction de la température, des sons, de la lumière et de la pression atmosphérique. Générée par la ville, elle s'avère tout entière à son image, toujours en mouvement et toujours en éveil, s'observant elle-même et nous incitant à nous interroger sur les procédés mis en place pour surveiller chacun au nom du bien commun.

Artiste-chercheur, opérant dans un trouble espace intermédiaire entre le réel et l'imaginaire, Pascal Bauer propose avec **Le Cercle** une installation impressionnante d'un point de vue technologique et passionnante d'un point de vue métaphorique. Monté sur un chariot qui tourne sur son axe de manière aléatoire (les déplacements étant commandés par un ordinateur et une batterie de détecteurs), un écran projette l'image à taille réelle d'un taureau lui-même condamné à courir et tourner sans fin, incapable de s'échapper du cadre dans lequel il est enfermé. Nous donnant à contempler le vain combat, toujours recommencé, de cet animal digital, Pascal Bauer ne nous tend-il pas aussi un miroir, nous donnant à voir notre propre incapacité à briser le cercle tout tracé de nos vies déjà programmées ?

Peut-être pouvons-nous espérer trouver une forme de libération provisoire grâce à **We: Mantra**, projet conçu par Antoine Schmitt (plasticien et ingénieur, féru d'expérimentations) avec Don Niño et Cubenx (deux aventureux musiciens, signés sur le très prospectif label InFiné). Guidé par la puissance vibratoire du mantra indien, le trio propulse les auditeurs/spectateurs au cœur d'un maelström de sons et d'images interagissant en permanence. Une expérience qui s'apparente à un authentique – et hypnotique – bain numérique. **Jérôme Provençal**

retrouvez tous les détails du parcours sur [www.cda95.fr/fr/bains-numeriques](http://www.cda95.fr/fr/bains-numeriques)



# chaudron électronique

Riche cocktail musical pour l'ouverture du festival, avec trois producteurs réunis par un même goût pour les expérimentations, le refus des étiquettes et la liberté créatrice.

**F**ulgurante a été l'ascension d'**Actress**, découvert en 2008 avec *Hazyville* (sorti alors par son propre label, Werkdiscs, l'album vient d'être réédité par Ninja Tune) et rapidement hissé au rang d'ambassadeur majeur de la bass music, courant bouillonnant de l'autre côté de la Manche. Sous le pseudo Actress se cache Darren J. Cunningham, un jeune homme originaire de Wolverhampton, cité anglaise dont la devise biblique – *Out of darkness cometh light* ("Des ténèbres jaillit la lumière") – s'accorde idéalement à sa musique. Baignant souvent dans des atmosphères crépusculaires ou plongeant volontiers dans d'obscures profondeurs, cette musique granuleuse et anguleuse, riche en remous, recèle en effet toujours une étincelle, source de lumière autant que de chaleur, pareille à une flamme qui s'élèverait au-dessus d'usines dévastées. Inlassable expérimentateur, Actress peaufine ses morceaux dans leurs moindres détails et engendre un univers en constant bouleversement, quelque part entre techno dubstep, ambient et musique industrielle. Paru en début d'année chez Werkdiscs et annoncé comme

devant être son dernier, son nouvel album (*Ghettoville*) est peut-être bien son meilleur : vibrant conglomérat de rythmes et de sons, il offre un parfait condensé de sa musique, à la fois utopique et mélancolique.

Ayant frappé fort avec *Smash*, son premier album paru en 2005 chez Warp, **Jackson** s'est d'emblée affirmé comme l'un des jeunes producteurs français les plus prometteurs en ce début de nouveau siècle. Il a pris le temps nécessaire pour concevoir son deuxième album, guetté par tous les fans d'electro hors normes. Toujours flanqué du Computerband, son vrai-faux groupe, Jackson a largement comblé leurs attentes avec *Glow*, sorti en septembre 2013 (toujours chez Warp), rutilant kaléidoscope musical allant du funk mutant à la techno hardcore en passant par la pop symphonique. Son live en ouverture du festival s'annonce d'autant plus mémorable qu'il s'accompagne d'une création visuelle et d'un zepelin en survol au-dessus du lac d'Enghien.

Acteur discret mais essentiel de la scène musicale française depuis quinze ans, aujourd'hui installé à New York, **Joakim** n'a de cesse d'étendre son champ d'action pour mieux cultiver sa liberté créatrice. Connu d'abord en tant que directeur de labels (Tigersushi, ou le tout récent Crowdspacer, dévolu aux vinyles) et compositeur/producteur/remixeur/DJ aux idées extralarges, il opère également sur le terrain de la mode (via la marque Tigersushi Furs, lancée avec sa cousine) ou de l'art contemporain (avec la vidéaste/plasticienne Camille Henrot). Côté musique, refusant toute étiquette, il butine d'un style à l'autre (electro, pop, krautrock, house...) avec une aisance confondante. Son tout nouvel album, *Tropics of Love*, s'avère ainsi un cocktail aussi grisant que dynamisant. **Jérôme Provençal**

**Joakim** (Mekanik Kantatik + DJ sets) le 14 juin à 17 h 30, jardin des Roses; **Actress** à 22 h et **Jackson & His Computerband** à 23 h, scène flottante/jetée du lac

# histoires de connexions

Trois propositions pour s'immerger dans les images de l'inconscient, revisiter une carte du Tendre numérique ou plonger dans l'alter-réalité de la vidéosurveillance.



## Hakanai d'Adrien Mondot et Claire Bardainne

**matière de rêves** Comment dialoguer avec des images qui vous échappent et dont vous êtes en même temps l'origine? Comme si, tout en restant soi-même, on devenait autre. Dans un espace intermédiaire entre rêve et réalité, *Hakanai* d'Adrien Mondot et Claire Bardainne immerge une danseuse dans un cube de tulle blanc dont les parois sont autant de surfaces de projections. En japonais, le mot "hakanai" évoque l'évanescence, quelque chose d'insaisissable. C'est bien de cela dont il est question dans ce spectacle où la danseuse est confrontée à des images multiples et mouvantes en perpétuelle transformation. Comme si elle se débattait avec ses propres rêves, des visions fugitives surgies de son inconscient. **Hugues Le Tanneur**

le 20 juin à 19 h et 21 h, salle des fêtes

## Liaison/s contemporaine/s de Carole Thibaut

**l'amour au temps du sms** La rapidité de la communication à l'ère du courrier électronique et du SMS transforme la relation amoureuse par sa capacité à réduire le temps de réponse, mais pas forcément l'angoisse du désir et de l'attente. Partant de ce constat, Carole Thibaut a mis au point un dispositif sensoriel interactif associant vidéo et spatialisation sonore au sein duquel le spectateur est convié à s'immerger. Ce que propose *Liaison/s contemporaine/s*, c'est l'expérience passionnante, vécue dans une extrême proximité, d'une relation amoureuse dans un monde où l'instantanéité des technologies de communication brouille les notions de proximité et d'éloignement. **HLT**

le 14 juin de 11 h à 22 h et le 15 juin de 11 h à 19 h, studio 19 du CDA

## Corps/Non-lieu de et par Rocio Berenguer et Keyla Ramos, C<sup>ie</sup> Pulso

**de l'intime au virtuel**

Quel est le monde que révèlent les caméras de surveillance? Cet espace parallèle – ou perpendiculaire? – à celui dans lequel nous évoluons relève de ce que l'anthropologue Marc Augé désigne comme "non-lieu". Poussant encore plus loin les conséquences de cette définition, la compagnie Pulso de Rocio Berenguer interroge la normalisation des corps dans l'espace public en explorant ce que seraient des non-lieux intimes. *Corps/Non-lieu* s'articule ainsi autour de trois modules avec comme figure centrale la caméra. Grâce à la technique du tracking, les mouvements des danseurs saisis par l'objectif induisent une traduction sonore et graphique projetée en temps réel. Par sa proximité avec les danseurs, le spectateur est impliqué dans ce processus de conversion où le réel ne cesse de basculer dans un virtuel en devenir. **HLT**

le 17 juin à 22 h, parking "Libération" (CDA)

Courtesy Xpo Gallery et Grégory Chatonsky



infos pratiques

8<sup>e</sup> biennale internationale des arts numériques d'Enghien-les-Bains (Val-d'Oise)

www.bainsnumeriques.fr

- 12 à 15 min de Paris-Gare du Nord, ligne H (quatre trains supplémentaires dans la soirée du 14 juin en direction de Paris et Ermont)
- bus n° 154 depuis Saint-Denis Université
- 14 km des Champs-Élysées – accès en voiture via A86/A1/A15, sortie Argenteuil-Enghien, puis tout droit
- Station Autolib'

**Festival gratuit**  
**Ouverture des installations & expos de 11h à 19h sans interruption, et nocturne jusqu'à 22h mardi, mercredi, vendredi et samedi**  
**Réservation conseillée pour les spectacles en salle au 01 30 10 85 59**

Téléchargez, en exclusivité durant le festival, l'appli Orange 6<sup>e</sup> sens, pour une exploration inédite et une découverte sensorielle des œuvres du festival



# Le réseau sans maître

Vertige d'une production qui s'autogénère à l'infini dans un monde de machines où l'homme n'est plus qu'un vague souvenir.

**S**ous le signe d'une chanson célèbre du Velvet Underground, *I'll Be Your Mirror*, Grégory Chatonsky expose sur un mode ironique le passage de l'homme à la chose dans un contexte inspiré de l'industrie des loisirs. A travers *Capture*, amusant projet d'un groupe de net-rock génératif, se profile le décalage curieux que constitueraient les archives d'un monde où l'humain n'existerait plus sinon comme lointain reflet dans la mémoire d'une machine. Des tubes de pop aussitôt postés sur Twitter saturent le marché. Mais quel marché ? En effet, *Capture* fonctionne comme une usine autonome fabriquant tout un merchandising de T-shirts, livres et divers objets inspirés des paroles des chansons. Mais pour qui ?

L'exposition ouvre sur *Paume II*, un moulage de la main de l'artiste atrophiée – ne restent plus que la paume et le bout des doigts. Suit *Dance with Me*, des vidéos prises sur YouTube d'ados américaines qui se sont filmées en train de danser sur le même tube de r'n'b. *Memories Center*, conçu avec Dominique Sirois, expose un logiciel qui, à partir d'une base de données de 200 000 rêves compilés par l'université de Californie, génère de nouvelles séquences oniriques,

les lit et débusque sur le net des images correspondant à des mots-clés.

S'inspirant des livres *Capitalisme, désir et servitude* de Frédéric Lordon et *Tubes – La philosophie dans le juke-box* de Peter Szendy, l'exposition met en abyme la notion d'"enregistrement". A l'ère du capitalisme numérique, la machine absorbe les données personnelles dont elle nourrit ses algorithmes. Une sorte de machine vampire, mais assez attractive pour que tout un chacun soit prêt à lui livrer ce qu'elle demande.

De là à imaginer des machines générant à l'infini des données issues de l'homme mais où celui-ci n'a plus aucune part, il n'y a qu'un pas. Ainsi, ce à quoi nous confronte, entre autres, cette exposition, c'est une version de ce que pourrait être la trace de l'humain dans le posthumain. Un monde impensable où la machine se reflète à l'infini dans son propre miroir.

**Hugues Le Tanneur**

*I'll Be Your Mirror* de Grégory Chatonsky, jusqu'au 6 juillet, du mardi au vendredi de 11h à 19h, le samedi de 14h à 19h, le dimanche de 14h à 18h; du 14 au 20 juin aux horaires du festival (voir ci-contre), espaces d'expo CDA

LES **inRockuptibles**

**en couverture** *IB3 : Puppets* de Frédéric Deslias photo Alban Van Wassenhove **chef de projet** Benjamin Cachot **coordination éditoriale** Sophie Ciaccafava **rédaction** Hugues Le Tanneur, Jérôme Provençal **directeur de création/maquette** Laurent Barbarand **édition** Fabrice Ménaphron **secrétariat de rédaction** Anne-Gaëlle Kamp **directeur de la publication** Frédéric Roblot **fondateurs** Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski **dépôt légal** 2<sup>e</sup> trimestre 2014. *Les Inrockuptibles* est édité par Les Editions Indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 €, 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris. n° siret 428 787 188 000 21 **actionnaire principal, président** Matthieu Pigasse © Les Inrockuptibles 2014. Tous droits de reproduction réservés. **Supplément** au n° 963 du 14 mai des *Inrockuptibles*. Ne peut être vendu. Ne pas jeter sur la voie publique



Merci à nos partenaires



Avec le parrainage de

